

280 · UNE FÊTE AUX ENVIR. DE PARIS.

« monsieur Barbeau, dit Grigou, vous ne me  
« reprendrez pas à une fête aux environs de  
« Paris. »

C. PAUL DE KOCK.



UNE PREMIÈRE  
REPRÉSENTATION.



Autrefois, c'est-à-dire avant le 26 juillet 1830, c'était quelque chose qu'une *Première Représentation*. Les journaux l'annonçaient un mois d'avance; ils citaient le nom de l'auteur en toutes lettres, et ce nom ne devenait un mystère que le jour de l'événement. Mais alors, les amis *du coupable* qui, de concert avec lui, s'étaient souvent évertués à le faire connaître, à divulguer son secret, usaient de la plus discrète retenue.



On les voyait sous le péristyle du théâtre, dans les couloirs, dans les foyers, s'aborder, se reconnaître à certains signes, à de furtifs échanges de coups d'œil et de serremments de mains, comme des *Carbonari* ou des membres du *Tugend bund*. Ils s'oubliaient eux-mêmes pour ne s'occuper que de la grande affaire du jour, l'ouvrage nouveau. Ils n'étaient plus, à ce moment solennel, jésuites, libéraux, royalistes, tout ce qu'on était alors; ils étaient *amis de l'auteur*, identifiés avec lui, participant à ses angoisses, à ses craintes, à ses espérances, et l'on citait tel écrivain qui avait le bonheur de voir dans cette espèce de commandite plus de la moitié des spectateurs, sans compter ceux qui faisaient métier de l'applaudir.

Il y avait, dans ce bon temps-là, plusieurs sortes d'auteurs : ceux qui l'étaient par désœuvrement, par vanité, par un amour de vaine gloire; ceux qui ne faisaient des pièces de théâtre que pour le profit; et une troisième espèce formée d'hommes studieux, instruits, écrivant de vocation, véritables gens de lettres, travaillant avec talent et conscience. Les faveurs du gouvernement étaient pour les premiers, les succès lucratifs et faciles pour les seconds; l'estime publique et la pauvreté pour les autres.

Notez bien que, dans tout cela, chacun avait

justement la part qui lui était due. Un homme riche, jouissant de ce qu'on appelait une *position sociale*, méritait bien quelques grâces des gens en place, quand, au lieu de les censurer, de cabaler contre eux, de contribuer à leur rendre leur mission épineuse, il avait la candeur de se borner à peindre en alexandrins, avec ou sans enjambements, le tableau de vices, de passions et de ridicules imaginaires. Les écrivains spéculateurs, hommes positifs, qui avaient quitté le comptoir pour la plume, ne devaient point perdre au change. Quant aux autres, les charmes d'une étude variée et paisible, du repos, la juste appréciation des choses du monde, et le spectacle du trouble, des vices et de la misère qui s'y confondent si diversement, leur servaient d'une ample compensation. On les laissait en paix, on les oubliait; ils ne souhaitaient rien de mieux.

Tous avaient à la première représentation d'un de leurs ouvrages des amis plus ou moins nombreux; tous, autant d'admirateurs salariés qu'il en fallait pour déshonorer leurs succès ou s'attirer des chutes, car ces ignobles appuis bien connus des habitués des théâtres, ne fascinaient le jugement de personne, et excitaient souvent l'indignation par leur impudence ou leur maladresse.

Les administrations théâtrales en faisaient les



frais, et, à la honte des gens de lettres, il n'est pas dit qu'un seul ait jamais refusé de s'en servir.

Le jour d'une première représentation, voilà donc ce qui se passait à prendre les choses par le menu.

Sur le midi l'auteur se rendait au théâtre : là on faisait devant lui ce que les comédiens nomment une *répétition en robe de chambre* : c'est-à-dire un pur acte de mémoire, sans gestes, sans inspiration, sans rien de ce qui prête l'âme, le mouvement et la vie à un personnage ou à une action dramatique. *On ne saurait avoir deux fois de la vérité dans un jour*, est un aphorisme de coulisses que l'expérience a souvent justifié. Un acteur doit faire un grand effort pour se pénétrer de passions factices et les exprimer comme s'il les éprouvait réellement; et l'on peut concevoir que celui qui se donnerait cette peine le matin, pourrait fort bien, de lassitude, essayer en vain de la prendre le soir. Il est vrai qu'à la manière dont la plupart de nos comédiens s'en acquittent en présence du public, il est permis de croire qu'ils se feraient peu de tort en agissant de même en présence de l'auteur. Mais exercer médiocrement son métier, n'est pas une raison pour se dispenser d'en observer étroitement les règles.

A cette dernière répétition, l'auteur hasardait

encore quelques avis, qu'il avait déjà donnés vingt fois; qu'on avait reçus en lui promettant de les suivre; et que cependant il se croyait dans la nécessité de donner encore. Pauvre auteur! Vous, messieurs et mesdames, qui, par le temps qui court, devez lire ceci comme vous liriez des nouvelles de la Chine, vous ignorez par quels efforts il a mis, dans les diverses parties de son œuvre, l'unité qui vous la fait concevoir avec la facilité que vous exigez. Le sang que la méditation a fait affluer à son cerveau a manqué à son estomac, et ses digestions se sont mal faites; il a été en proie à l'insomnie: le cours de ses humeurs ainsi changé, il est devenu atrabilaire, chagrin: il lui a fallu se priver de la plupart des plaisirs qui enchantent votre vie, et sans lesquels vous la trouveriez bien triste; sa sensibilité s'est accrue; et ce qui vous paraîtrait une vétille le met souvent au désespoir. Deux chutes en quarante-huit heures<sup>1</sup> ont porté le coup de la mort à Picard. Il donna depuis les *Trois Quartiers*; le brillant succès de cet ouvrage fut une consolation, un peu de baume sur sa blessure; mais cette blessure avait pénétré trop profondément: il en fallut mourir.

Jugez donc des tortures d'un homme devenu

<sup>1</sup> Lambert Symnel et le Généreux par vanité.



si impressionnable, quand il voit son ouvrage menacé de dislocation, de paralysie, d'anéantissement par l'obstination d'un acteur à en fausser l'effet, ou son ineptie à y contribuer. Son ouvrage, c'est son espoir, c'est son bien, c'est son être actuel, c'est sa vie à venir. Vous direz qu'il est fou de sentir ainsi; vous avez raison, vous; mais ce fou, est-il moins digne de compassion qu'un autre? Pensiez-vous qu'un fou ne pût pas souffrir, et souffrir horriblement dans sa folie? Votre raison se trompait.

Cette dernière répétition ainsi faite sans importance, s'achevait au milieu des plaisanteries, des coq-à-l'âne, des médisances locales et des nouvelles politiques, toutes choses trop éloignées des intérêts actuels de l'auteur pour qu'il y pût prendre part. En sortant de là, pâle, les traits renversés, indices parlants d'un trouble qu'il tenait cependant à honneur de dissimuler, il se rendait au cabinet du régisseur, et là satisfaisait à mille importunes demandes de billets. Personne ne respectait son inquiétude; et il n'y avait pas jusqu'à l'allumeur des rampes qui ne vînt impertinemment le mettre à contribution.

Il sortait. Sa pâleur avait disparu, peut-être par un effet de l'impatience: il se sentait pourpre; l'air extérieur le frappait au visage d'une fraîcheur agréable; il découvrait sa tête, passait

sa main dans ses cheveux, respirait avec délices et redevenait calme, apathique du moins. Un patient qui attend l'heure du supplice a, dit-on, de ces moments.

Un jour de première représentation l'auteur ne dîne pas chez lui, cela est de règle. Il aurait besoin de solitude, besoin d'examiner à loisir ses chances de succès et ses raisons d'espérer ou de craindre. Dans la solitude il peut surmonter son trouble, devenir maître de lui-même, il peut se dire avec toute l'autorité de la raison que le succès, bon ou mauvais, n'est pas le dernier arrêt porté sur l'œuvre du talent et de la conscience. Il peut se décider à subir avec résignation le jugement qu'il a provoqué, et à ne recevoir de son labeur que le prix qui lui est équitablement dû. Non, non; il appartient ce jour-là tout entier au public, corps et âme. Ses amis se le disputent; et quel ours ne serait-il pas s'il les refusait tous! Il choisit; et *pécaïré!* Vous croyez qu'il donne la préférence à ceux qui le comprendraient, qui n'offriraient à son esprit que des pensées consolantes, et à sa faim languissante que des aliments légers; du tout. Il va... ou, pour suivre mon discours, il allait dans une grande maison, chez un homme puissant, dont la femme était intrigante. Il y avait porté un coupon de



loge la veille, et on devait le mener le soir, *en landaw*, jusqu'à la porte du théâtre.

Là, il fallait qu'il fût *aimable*, qu'il fit les honneurs de son esprit, et l'énorme contre-sens de plaisanter sur sa position. On buvait à son succès, tout en parlant de sifflets et d'auteur tombé. Il se demandait quelquefois si c'était pour l'insulter qu'on l'avait fait venir. Mais monsieur pouvait lui faire obtenir la croix d'honneur, et madame le pousser à l'Académie.

Ce dîner ne finissait pas; et cela le désobligeait deux fois: d'abord en lui faisant voir peu d'empressement pour ce qui le jetait dans de si terribles transes, et ensuite en l'empêchant de se rendre où ses chers intérêts l'appelaient.

Enfin il arrivait dans les coulisses: la première pièce était jouée, et tous ses acteurs réunis sur le théâtre. Chacun d'eux venait se présenter à lui en costume, et lui demander son avis. Il ne lui restait qu'à approuver, car il était trop tard pour réformer rien d'essentiel. Cependant il s'en fallait qu'il fût content de tout; et l'habit, ce puissant moyen d'illusion pour l'acteur, lui paraissait, chez plusieurs, une dernière preuve qu'on ne songeait nullement à produire celle qu'il s'était proposée. Ses craintes revenaient plus formidables en raison de l'approche de l'é-

vénement; et tandis qu'il cherchait à les combattre par un peu d'espérance et de résignation, son oreille était tourmentée du prélude discordant de cent sifflets; ce qui, chez nous, semble être le précurseur indispensable de toute première représentation.

Le mot *place au théâtre!* crié de loin par le régisseur, se faisait entendre, et personne ne bougeait: mais le cœur manquait à l'auteur, sa vue se troublait, et il ne savait par où sortir. Le fatal triple coup étant frappé, l'orchestre commençait au milieu des cris et du tumulte, la scène était évacuée, on levait solennellement la toile, et un silence glacial succédait à un vacarme qui tout à l'heure semblait ne pouvoir être apaisé.

Je ne doute pas, mesdames et messieurs, que je ne vous fisse beaucoup de plaisir en vous offrant le tableau du triomphe de ce pauvre auteur; mais dans l'intention où je suis de vous être agréable le plus qu'il me sera possible, je vais vous le montrer flétri et courbé sous l'ignominie d'une chute.

Vous êtes moins au fait de ce que ce peut être.

Rien ne vous est sans doute plus aisé que de vous représenter l'enivrement de joie d'un poète après la première représentation de *Marino Fa-*



liero, de *Henri III*, du *Mariage de raison*, ou de *la Reine de seize ans*. Vous avez éprouvé des ravissements qui peuvent vous donner quelque idée du rire involontaire qui prend place alors sur une figure d'homme, de l'agréable convulsion qui parcourt tout le corps de cet homme fortuné, qui agite doucement ses fibres, et répand également dans ses artères et dans ses veines le sang que pousse et reçoit son cœur délicieusement dilaté. Il ne se forme dans son cerveau que d'heureuses pensées; dans son âme, que des sentiments purs et affectueux. Il rit à ses amis, il les presse sur sa poitrine; à ses ennemis, il leur tend la main; il les excuse; il les plaint; il leur pardonne. Rentré chez lui, livré au silence, à la solitude, il n'en sent pas son contentement diminué. Ce contentement est si légitime!

Il n'est personne de vous qui ne se rappelle quelque bonne action : un malheureux secouru, une honnête famille arrachée au désespoir, un ami servi avec zèle et désintéressement. Il n'y a que cela qui remplisse un cœur de plus de satisfaction, qui fasse respirer plus librement et trouver la vie plus légère.

Ajoutez qu'il se met au lit où l'attendent des songes dorés, et qu'il s'abandonne aux douceurs

du sommeil en pensant que le lendemain il verra, en marchant par la ville, les passants s'arrêter à son aspect et dire : Le voilà.

Vous pouviez ignorer cette dernière circonstance, si un peu de malice humaine ne vous l'a pas signalée comme un objet d'envie.

Voici maintenant ce que vous devez connaître par une moins intime analogie... ou vous avez senti de vives douleurs.

Passons dans la salle : c'est là que se prépare la torture, et vous savez qu'elle s'exercera sur une chair vivante et sensible.

Au premier coup d'archet de l'orchestre, les foyers, les couloirs avaient été abandonnés; chacun s'était hâté de venir prendre sa place ou son poste, car une première représentation pouvait se comparer à une bataille; et personne n'était absent au lever du rideau.

Les acteurs chargés de l'*exposition* entraient en scène. Car, quoi qu'on en dise, qu'on suive les règles d'Aristote ou qu'on se fasse une règle de n'en pas plus observer que Shakespeare, encore faut-il annoncer le sujet, le faire connaître, l'*exposer*. Ce sujet, un peu compliqué, demandait, je suppose, une certaine attention de la part des spectateurs; et de celle des acteurs un débit clair, précis, soutenu de nuances variées, de pauses savantes, et de toutes les ingé-